

Société Philharmonique de Paris (24 février). — Programme d'un vif intérêt, comportant trois premières auditions d'une marquante qualité. Tout d'abord un *Concerto pour violon et orchestre* de Francesco Malipiero, œuvre d'une construction toute classique en son langage d'un modernisme fort évolué. Louons-en l'ordonnance claire et solide, le contrepoint élégant, le développement aisé et sans vaines redites ; louons aussi l'auteur — n'en déplaise à une mode d'ailleurs aujourd'hui périmée — de laisser parler le tempérament de la terre en un *lento* chantant et facile sans fausse honte. Francesco Malipiero a eu en Roland Charmy un interprète du tout premier ordre et qui n'a pas peu contribué au succès de son *Concerto*. On ne saurait dire trop de bien de cet artiste sûr, égal, constant, qui unit à une virtuosité équilibrée et tranquille de précieux dons lyriques.

On ne peut que dire du bien également de M^{me} Marcelle Meyer, pianiste percutante et rythmique, qui fournit au *Concerto* de Vittorio Rieti l'interprète qu'il exige. Ce *Concerto*, moins soucieux des règles traditionnelles que celui de Malipiero, comporte trois parties jouées d'une seule haleine. Une cadence librement déduite articule l'adagio et l'allegro final vif et syncopé. L'œuvre, ramassée et drue, qui vient du Festival International de Venise où elle avait déjà bénéficié du concours de M^{me} Marcelle Meyer, s'est imposée au public parisien par son rude accent de franchise et par son dynamisme direct.

Tripartita de Vladimir Vogel — il s'agit là de la troisième « première audition » dont nous régalaient Charles Münch le Magnifique — est une assez courte composition symphonique qui, en son unicité, laisse nettement distinguer trois parties fortement articulées et charpentées. La *Pièce orchestrale* de Vladimir Vogel, qui a vu le jour, elle aussi, à Venise et qui est passée par Genève Londres et Boston avant d'arriver à Paris, manifeste en son thématisme rigoureux de solides facultés logiques dotées d'un langage coloré et éclatant. On y sent une assidue fréquentation des maîtres de la forme musicale pure.

Signalons pour terminer le succès très mérité remporté par Charles Münch dans la *Symphonie Italienne* de Mendelssohn et la romantique *Ouverture d'Obéron*.

Roger VINTEUIL.

Nouvelle Association Symphonique (22 février). — Il serait vain de remarquer tout ce qui manque, et tout ce que le travail en commun procurera à cette Nouvelle Association Symphonique composée de jeunes lauréats du Conservatoire, groupés sous la baguette de Jack Zadikoff, lui-même premier prix de direction d'orchestre de la vieille et illustre institution de la Convention. Observons plutôt, puisque cette homogénéité dans la jeunesse nous en fournit l'occasion, l'excellence d'un enseignement instrumental qui ne fléchit pas et qui nous rassure pleinement sur les larges possibilités de renouvellement de nos grands orchestres.

M. Jack Zadikoff, avide de hauts lauriers, avait mis à son programme la *Septième Symphonie* de Beethoven dont les difficultés de rythme et de mise en place ne sont pas minces. J'avoue avoir pris un plaisir extrême à cette exécution dont certaines ingénuités n'ont pas terni l'ardeur, la force ascendante, l'éclat joyeux et dans laquelle le Quatuor s'est particulièrement fait valoir. Avec des cuivres d'une majeure franchise d'attaque, M. Jack Zadikoff eût remporté un succès complet.

Après que M^{lle} Lélia Gousseau eut joué, d'une main souple et sensible, la *Ballade* de Fauré, M. Raoul Jobin vint nous dire la *Caravane* de Chausson et le beau — trop rare — poème lyrique pour voix et orchestre de Louis Vierne : les *Djinns* sur les vers aériens de Victor Hugo.

L'*Ouverture de Manfred* et *Children's Corner* complétaient le programme.

Roger VINTEUIL.

Quatuor Lener (24 février). — Une belle séance de musique de chambre nous a été offerte par le Quatuor Lener ; ces excellents artistes (MM. Lener, Smilovits, Roth et Hartman) en associant à leur récital les noms de Debussy, D. Milhaud, Maurice Ravel, se sont assurés un beau succès et une salle comble.

Nous avons goûté avec plaisir la lenteur voulue dans l'interprétation de l'Andante (*Quatuor* Debussy), mais c'est peut-être à cette exagération qu'il faut attribuer le déséquilibre que nous avons ressenti.

Le meilleur moment fut certainement l'interprétation, toute de grâce et de légèreté, du Scherzo du *Quatuor* de Franck donné en *bis*, qui déchaîna l'enthousiasme le plus spontané.

R. F.



RADIO-DIFFUSION

Lyon. — Au Tringituor lyonnais, festival Ravel. M. Jean Doyen fait valoir la précision d'un jeu parfaitement radiophonique dans *Gaspard de la Nuit*, où brille la flamme de Liszt, et le *Concerto* dont il enlève le finale avec une aisance et une égalité remarquables. Pour l'adagio, je ne sais rien de plus émouvant que la reprise du thème à l'orchestre, tandis que le piano déroule d'aériennes vocalises. Teintes exquises, reflets subtils, comme on en voit demeurer au ciel après le coucher du soleil, derniers aspects d'une immatérielle féerie. Le tempo un peu lent perd de son enveloppement poétique et de son émotion qui — pour être de qualité — n'en est pas moins réelle.

Radio-Paris. — Le Sextuor de harpes Henriette Renié se fait apprécier dans des transcriptions de Hændel, Beethoven, Saint-Saëns (*Ballet d'Étienne Marcel*), Debussy, de la Presles, Granados. Groupement homogène que l'on aimerait entendre aussi dans des œuvres originales.

L'interprétation de *Roméo et Juliette* (Berlioz) traduit la « note » plus que l'esprit d'une œuvre dont les recherches symphoniques ne peuvent, cependant, s'affranchir de l'élément descriptif et dramatique. Chœurs corrects. Le hautbois de la tristesse de Roméo, un finale plus vigoureux ne suffisent pas à racheter une monotonie dont l'auteur n'est évidemment pas responsable, et un *Scherzo de la reine Mab*, aussi peu « dématérialisé » que possible. Par contre, Liszt est mieux servi : la *Messe de Grän* laisse l'impression d'un romantisme capable de s'élever — ne fût-ce que par instants — aux plus hauts sommets.

Esprit fertile, Liszt, dans le Credo, commente le dogme sous ses aspects pittoresques, dramatiques et mystiques avec un sens religieux procédant de cette complexité.

P. T. T. — M. P. Paray dirige la *Symphonie rhénane*, qui dut être excellente pour les auditeurs directs, mais fut, en partie, gâtée pour les autres par manque d'équilibre radiophonique : les parties intermédiaires sont faibles, les violoncelles sans voix (n° 4), les cors étouffés. Mains détails se perdent au profit d'un placage sonore qui ne relève pas le style.

Strasbourg donne la *Création* (Haydn). Art d'une éternelle jeunesse. Le dessin est si ferme que la couleur se met en place d'elle-même, née du timbre instrumental judicieusement choisi. Interprétation légère, vivante, fugatos pleins d'entrain, plus souples que chez Hændel. Suivaient deux premières auditions : *Banquet* de J. Larmanjat, ballet chanté, pour chœurs et orchestre. De sérieuses qualités, une recherche de style et des accents personnels.

La *Jeanne d'Arc* de Roland Manuel comporte des récits sur fonds sonores ou des fonds sonores sur récits, c'est ce que l'interprétation, tout au moins, ne sait pas bien définir. Il semblerait que musiciens et récitants craignissent de se gêner les uns les autres. Un meilleur ajustage paraît nécessaire. La voix de Jeanne n'est pas assez timbrée et ne se